

MICHEL MOHRT

**LES MOYENS
DU BORD**

roman

nrf

GALLIMARD

LES MOYENS DU BORD

MICHEL MOHRT

Les moyens du bord

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous
les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1975.

A Gaëtan Picon

« Laisse-moi encore une fois te caresser, ô mer de ma jeunesse! »

Herman Melville, *La Vareuse Blanche*.

« Qui, de plus qu'un ethnologue, serait convaincu que les rites jouent dans la vie sociale et morale un rôle essentiel? Ils donnent une forme sensible à des réalités qui, réduites à des abstractions, ne pourraient plus instruire ni émouvoir. »

Claude Levi-Strauss.

PREMIÈRE PARTIE

Chaque été, Guillaume Le Cormier venait passer les vacances au Vieux Moulin, sa maison de famille, dans le village de pêcheurs de Lesguivy, sur la côte Nord de la Bretagne.

Dès son lever, il se rendait sur une terrasse dominant la baie, pour juger de l'état de la mer. Par une allée bordée de pins, il descendait jusqu'à la grille d'entrée du jardin pour y chercher le courrier et les journaux. Il remontait à pas lents vers la maison en décachetant les lettres et en lisant les titres des nouvelles.

En hommage au saint qui, chaque matin, à jeun et pieds nus, parcourait plusieurs kilomètres de landes, Guillaume avait baptisé sa promenade matinale la « petite Troménie ». (La « grande Troménie », qui a lieu tous les sept ans, consistait dans le tour complet du jardin.)

Ce matin-là, l'un des premiers jours du mois de juillet 1937, Guillaume Le Cormier n'eut garde d'oublier ces rites de ses vacances. Rentré dans la maison, il s'approcha de la cheminée et tapota de l'ongle le cadran d'un baromètre en cuivre, posé sur le manteau.

— Celui-là est détraqué, dit Marie du Bilou qui

achevait de disposer, sur la table, assiettes et tasses du petit déjeuner.

Guillaume le savait, mais l'habitude était la plus forte et il continuait à tapoter le baromètre, comme il avait vu son père le faire avant lui, et comme Ronan, son fils, le faisait à son tour.

— Avez-vous bien dormi, monsieur Guillaume? dit Marie du Bilou.

— Oui, dit Guillaume distraitement en dépliant *La Dépêche de Brest*. Ou plutôt non, ajouta-t-il. Ces changements de temps me donnent des insomnies. Et ma mère? A-t-elle passé l'une de ses nuits blanches?

— Madame ne m'a pas encore appelée, dit Marie du Bilou.

— C'est dur de vieillir, ma bonne Marie, dit Guillaume Le Cormier d'un ton sans conviction.

Il pensait à sa mère, âgée de quatre-vingt-trois ans, non à lui, aussi l'exclamation de Marie du Bilou, bien que flatteuse, le surprit.

— Par exemple! s'écria Marie du Bilou. Vous êtes jeune encore! Herveline, la bonne de M. le recteur, me disait hier : « M. Guillaume ne vieillit pas. Il est toujours mince et droit comme un "I". Et il prend toujours des bains de mer! » Tenez, dit Marie du Bilou, en posant une assiette devant son maître, je vous ai gardé des crêpes d'hier soir. Dépêchez-vous de les manger. Il n'y en a pas pour les autres.

Marie du Bilou, qui avait été quarante ans au service des parents de Guillaume, continuait à traiter celui-ci comme le jeune homme d'autrefois. C'était une femme de soixante-quinze ans, la poitrine forte comprimée dans le corsage de velours noir de son costume local aux manches courtes et évasées qui laissaient à nu les

avant-bras. Les cheveux blancs étaient rassemblés dans une coiffe ronde de Carhaix épinglée en arrière de la tête. Marie vivait à présent dans une maison de retraite tenue par des sœurs, près de Lannion, mais venait passer les étés au Vieux Moulin où son activité consistait avant tout à confectionner crêpes et fars bretons et à écouter les doléances de son ancienne maîtresse.

— Bonjour Marie, bonjour Guillaume, dit une femme grande, d'allure encore jeune, en pénétrant dans la pièce. Je vois que l'on soigne toujours mon frère. On a pour lui des attentions particulières.

— C'est sans doute qu'il les mérite, dit Guillaume, et il ajouta la phrase rituelle par laquelle, chaque matin, l'on se saluait au Vieux Moulin :

— As-tu bien dormi, Évelyne? Et toi, ma petite Dominique, as-tu bien dormi?

La jeune fille blonde qui suivait sa mère se pencha vers son oncle pour l'embrasser. Celui-ci la garda un moment serrée contre lui et murmura à son oreille :

— Il reste une crêpe. Elle est pour toi.

— Que dit le baromètre? dit Évelyne en s'approchant de la cheminée.

— Les vents sont remontés au nord-est.

— Alors, il va faire froid?

— Sec et frais. Mais c'est du beau temps.

— Cette nuit, je ne dormais pas, dit Évelyne. J'ai lu un roman policier auquel je n'ai rien compris. Je crois que je l'avais lu l'année dernière. Il faudrait, à la fin de la saison, éliminer les romans qui ont été lus pour être sûrs de ne pas les relire l'année suivante.

— Tu as pourtant une bonne mémoire, dit Guillaume.

— Pas aussi bonne que celle de Marie, qui se rappelle tous les détails des jours mémorables de la famille,

n'est-ce pas, ma bonne Marie? Quel temps faisait-il, le jour des fiançailles de Guillaume?

— Il faisait très chaud. Je vois encore M. le recteur, qui était venu prendre le café, arriver en soufflant en haut de l'allée. La glace avait fondu.

— Et le jour du mariage de Guillaume?

— C'est sans intérêt, dit Guillaume Le Cormier avec une nuance d'agacement dans la voix.

Il se leva et sortit dans le jardin. Sa sœur le rejoignit.

— J'ai à te parler, commença Évelyne. Je n'ai pas voulu le faire hier, pour ne pas gâcher ton arrivée. Mais il y a des décisions à prendre. Cette propriété se désagrège. Le mur de l'ouest s'effrite. Déjà, l'an dernier, un morceau du crépi était parti. Et maintenant, c'est la maçonnerie.

Le crépi, le muret in écroulé au fond du jardin, le jardin, la peinture de la grille, les devis, la girouette, les devis, les devis...

Guillaume écoutait ce rapport avec ennui. Le mauvais état du Vieux Moulin lui était connu. Chaque été, il le constatait avec un serrement de cœur. Mais il se désintéressait d'une maison qui n'était pas la sienne et qu'il ne pouvait remanier à sa guise.

— Nous parlerons de tout cela plus tard, dit-il.

— C'est toujours plus tard, dit Évelyne. Et rien n'est jamais fait.

— Nul n'est tenu de rester dans l'indivision, ma chère Évelyne.

C'était l'argument suprême. Mais il avait été décidé, entre le frère et la sœur, de ne rien faire tant que vivrait Mme Le Cormier.

Évelyne haussa les épaules et fit demi-tour.

Guillaume s'enfonça dans le jardin. C'était un beau

jardin construit sur le rocher qui affleurait en plusieurs endroits. De tous les côtés on voyait la mer, à travers les branches des pins maritimes. Au centre du jardin s'élevait un kiosque. Les murs étaient couverts de rayonnages remplis de livres aux couvertures maculées de taches d'humidité. De chaque côté d'une cheminée en pierre, des panoplies d'armes occupaient un pan de mur. Fusils de chasse; pistolets d'arçon; pistolets à silex montés argent; pistolets de poche, « à l'écosaise »; pistolets à piston, à canons tromblonnés... La panoplie avait été faite par le père de Guillaume, mort quelques années plus tôt. Un lit clos, sculpté de rosaces, d'oiseaux picorant des grappes de raisin, de croix, de cercles celtiques, occupait le fond de la pièce.

Guillaume venait de s'asseoir à la table qui lui servait de bureau et d'accomplir les rites qui préludaient à son travail, quand sa sœur reparut à la porte vitrée du kiosque.

— Autant te mettre tout de suite au courant de ce qui se passe, dit-elle. Après je n'en aurai pas le courage.

— Encore un ennui? dit Guillaume. Il n'y a pas moyen de passer des vacances tranquilles?

— Pour cela, il ne faudrait pas les passer en famille. C'est de Ronan, dont j'ai à te parler.

Au nom de son fils, le visage de Guillaume montra des signes de contrariété.

— Depuis son arrivée, il ne quitte pas Martine Parlieu, la fille d'Hélène. On lui trouve du charme... Elle ressemble à sa mère. Tu t'entendais bien avec sa mère, autrefois?

Guillaume ne releva pas l'allusion. Il se mit à tripoter l'encrier, les stylos et crayons contenus dans un gobelet d'argent.

— Martine a trois ans de plus que Ronan et elle est en troisième année de médecine.

Il était inutile d'en dire davantage. Les dangers d'une liaison entre les jeunes gens étaient évidents. Ronan venait de passer sa première année de droit, sans savoir où le mèneraient des études qu'il avait entreprises à contrecœur, pour obéir à son père. L'entêtement qu'avait mis Guillaume à contrecarrer la vocation de son fils, qui voulait être peintre, avait été plus d'une fois critiqué par Évelyne, qui avait un faible pour son neveu. Comme pour souligner une fois de plus l'erreur de son frère — erreur qui ne pouvait cependant avoir eu pour conséquence la passion de Ronan pour la jeune Martine —, Évelyne déclara :

— Pourquoi ne l'as-tu pas laissé préparer les Beaux-Arts? Tu ne pouvais imaginer pour lui rien de mieux que ce que tu as fait, toi.

— J'ai cherché à lui faire partager mes goûts. J'ai échoué. Mais je ne veux pas parler de ce sujet. J'en ai discuté assez souvent avec sa mère.

— Il est sûr qu'elle le monte contre toi. Contre nous. Eh bien! Je t'aurai prévenu. La fille est intrigante. Elle doit chercher à se faire épouser : ce serait pour elle un mariage inespéré. Et une revanche pour sa mère!

Sur ce dernier trait, Évelyne quitta son frère en lui donnant rendez-vous pour le bain, à onze heures et demie, dans le jardin de l'hôtel d'Armor.

Sa sœur partie, Guillaume porta son regard vers la mer. Un voilier croisait au large. Guillaume saisit des jumelles posées sur la table et les braqua sur le bateau qui rentrait grand large vers le port. Il reconnut le *Coantik*.

nrf